

QUESTION. — *Le syndicat peut-il présenter une liste de candidats à l'assemblée populaire ?*

RÉPONSE. — *Tous les membres du syndicat sont membres du Front populaire, lequel peut seul présenter des listes.*

QUESTION. — *Les syndicats ont un rôle différent que dans les sociétés capitalistes ? Il se peut que le syndicat ait des divergences sur la façon de construire le Socialisme. Comment cela se passe-t-il ?*

RÉPONSE. — *Notre parti a son programme, notre syndicat et le Front populaire aussi, MAIS TOUS LES PROGRAMMES SONT IDENTIQUES. Notre parti a comme programme l'édification du Socialisme au travers du plan quinquennal. Le syndicat doit appliquer ce programme.*

QUESTION. — *Le syndicat peut-il poser des revendications de salaires ?*

RÉPONSE. — *L'usine n'a pas la responsabilité matérielle des travailleurs. Aucun homme ne doit prendre des obligations qu'il ne peut appliquer.*

Réponse jésuitique entre toutes car personne n'avait demandé que la revendication soit *seulement* portée à l'échelle de l'usine.

La valeur même de la question est douteuse car, quand on sait que le syndicat a le même programme et les mêmes principes que le parti, il se trouve que sans aucun doute, avec l'appui total de la bureaucratie syndicale et politique, il n'existe aucune possibilité pour les travailleurs de protester contre le système de la rémunération du travail tel qu'il existe en Yougoslavie comme nous allons le voir.

QUESTION. — *Comment se fait la répartition des revenus de l'usine ?*

RÉPONSE. — *Il y a une échelle de pourcentage pour chaque branche d'industrie; la plus grande part revient à l'Etat. Nous ne connaissons pas le pourcentage pour les ouvriers. (C'est, en effet, le moindre de leurs soucis).*

QUESTION. — *Y a-t-il une différence entre le système Oudarnick et le système Stakanov ?*

Succulente réponse :

— *Le système stakanoviste en Russie s'appuie sur la science de Marx-Engels; chez nous, le système Oudarnick s'appuie aussi sur la science de Marx-Engels.*

QUESTION. — *Mais c'est un système d'inégalité. Comment pouvez-vous justifier cette exploitation criminelle ?*

RÉPONSE. — *Notre pays est socialiste, donc les travailleurs sont intéressés à la production; chaque homme qui produit plus, reçoit davantage.*

QUESTION. — *Si plusieurs travailleurs font plus que la norme, 120 % par exemple, est-ce que les 120 % ne se transforment pas en 100 pour tout le monde ?*

RÉPONSE. — *Chaque travailleur qui dépasse la norme touche 50 % en plus, mais si la plupart des travailleurs font plus que la norme, on fait la révision des normes. (Sans commentaires !).*

QUESTION. — *Les Oudarnicks ont-ils des avantages particuliers ?*

RÉPONSE. — *Vacances plus longues : 20 à 30 jours; des tickets supplémentaires de nourriture tous les mois, des primes (facultatives), 30 points de textiles de plus par an, priorité dans les coopératives et les cinémas (sic), droit aux maisons de repos où ils ne paient pas et enfin priorité pour les meilleurs logements.*

QUESTION. — *Quel est l'éventail hiérarchique ?*

RÉPONSE. — *Le salaire le plus bas est 3.000 dinars par mois, le plus haut peut aller jusqu'à 12.000, 20.000 et même 30.000 pour les Oudarnicks célèbres.*

QUESTION. — *Existe-t-il un minimum vital et de combien ?*

RÉPONSE. — *Le minimum vital pour les employés des bureaux est de 2.800 dinars et pour les travailleurs de 3.200 dinars.*

A remarquer : 1° on nous dit d'abord qu'il n'y a pas de salaires plus bas que 3.000 dinars et, à la question suivante, on nous dit que le minimum vital des employés est de 2.800 dinars.

2° Nous avons constaté couramment des salaires de 2.500, 2.600 et même 2.000 dinars.

Il y aurait donc des salaires en dessous du minimum légal et comme c'est l'Etat qui fixe les salaires et qui paye, on peut voir la valeur des réponses que l'on nous a données. Ces chiffres sont quand même très intéressants, quand on connaît les prix des denrées alimentaires, ou même le prix des cantines d'usine que les ouvriers désertent tellement elles sont mauvaises et qui coûtent 1.200 à 1.300 dinars par mois, soit près de la moitié du minimum vital. A remarquer aussi que ces prix sont, bien entendu, sans aucun rapport avec les prix pratiqués dans les restaurants où le repas coûte pour le moins 100 dinars.

Dans les cantines des usines de la région parisienne, le prix moyen est de 60 fr. le repas, ce qui fait environ 1.600 fr. par mois pour 26 jours, soit à peine 10 % du minimum vital.

Question intéressante sur le salaire du manœuvre, de l'ouvrier qualifié et du chef d'équipe :

RÉPONSE. — *Le salaire de l'ouvrier qualifié était plus fort que celui du chef d'équipe; aussi il y avait une tendance chez les ouvriers à ne pas vouloir être chef d'équipe* (ce qui se comprend parfaitement, le chef d'équipe étant en général un ouvrier hautement qualifié : si son salaire restait fixe, il aurait pu avoir sous ses ordres des ouvriers gagnant deux ou trois fois comme lui) ; *depuis nous avons donné une prime supplémentaire pour niveler le salaire des deux catégories.*

On peut poursuivre le raisonnement. Il y a en Yougoslavie une masse de super-oudarnicks qui sont devenus directeurs d'entreprises. Ils gagnaient selon les lois du régime jusqu'à 30.000 dinars par mois, et les voilà revenus au salaire avoué du directeur qui serait de 6.000 à 8.000 dinars ! On voit par là les multiples contradictions et les mensonges de la bureaucratie pour cacher aux travailleurs ses revenus.

QUESTION. — *Y a-t-il des écoles de cadres syndicaux ?*

RÉPONSE. — *Il y avait une école du Comité central par république, par département, par ville. Aujourd'hui, il n'y a pas particulièrement besoin de dirigeants et maintenant on supprime les écoles syndicales* (merveilleuse conception des bureaucrates bien en place qui tâchent d'éliminer des concurrents en puissance).

QUESTION. — *Quel est le matériel d'éducation ?*

RÉPONSE. — 1° *La littérature marxiste : Marx, Engels, Lénine, Staline.*

2° *Des livres sur les calomnies du Kominform.*

3° *Des études des œuvres du marxisme-léninisme et leur application aux problèmes politiques yougoslaves. Chaque travailleur est éduqué selon le marxisme-léninisme. Nous laissons la liberté du culte, mais nous donnons une éducation contre les religions* (il faut dire que nous avons appris d'autre part que les prêtres qui donnent des cours d'enseignement religieux dans les écoles sur la demande des parents d'élèves, sont payés par l'Etat pour ce travail).

Le marxisme-léninisme était, lors de notre séjour, la grande formule à la mode, comme elle l'est dans les discours ou moindres écrits, formule d'autant plus vide de sens que l'ensemble des principes appliqués en Yougoslavie se rapprochent beaucoup plus des principes de Staline et que l'amalgame entre les principes staliniens et ceux de Marx montrent bien tout le faux contenu de ces termes.

Nous avons laissé ces réponses telles qu'elles nous ont été données, ce qui peut les rendre un peu bizarre; mais nous avons préféré cette méthode pour en conserver toute la saveur.

Autant le bla-blatage contre la bureaucratie est, en Yougoslavie, à la mode, autant ces mêmes bureaucrates se jugent tout à fait nécessaires et pas du tout bureaucrates. C'est aux ouvriers que nous nous sommes adressés pour savoir ce qu'ils en pensent. Pour les travailleurs conscients, les bureaucrates syndicaux étaient à mettre dans le même sac que les profiteurs du régime.

Nous avons donc passés dix jours à Zagreb entre le travail, le matin avec de longues discussions avec des jeunes étudiants et l'après-midi, soit au camp, soit en visite officielle, soit en promenade et toujours avec de continuelles discussions.

Dans la ville ou dans les usines que nous avons visitées, nous arrivions très facilement à parler librement avec les ouvriers lorsque nous étions seuls ou seulement deux ou trois; mais il y avait une méfiance dès que quelques autres Yougoslaves écoutaient. Par contre, au camp, il nous fut très difficile d'avoir des conversations avec des jeunes en désaccord avec le régime, d'abord parce que c'est la jeunesse qui est la plus

soumise à l'effort de propagande et ensuite parce que tous ces jeunes étudiants qui se trouvaient dans le camp étaient sans doute les privilégiés de demain pour la plupart; c'étaient des étudiants en journalisme, diplomatie, question sociale et politique, alors que les étudiants techniques passent plutôt leurs vacances dans des stages de la pratique : médecin dans les hôpitaux, technicien de l'industrie dans l'industrie, de l'agriculture à la terre.

Lorsqu'après un très lent travail, nous avons réussi à vaincre la méfiance de quelques-uns, ils nous ont parlé assez franchement, sans nous donner l'impression qu'il puisse y avoir chez eux des positions politiques claires et encore moins un esprit combatif pour les apologistes du régime. Ce n'était que formule toute faite, genre marxisme-léninisme, antibureaucratisme, décentralisation.

Nous avons eu un exposé sur le plan quinquennal sans grand intérêt car les chiffres sérieux sont secrets. La discussion donna quelques détails intéressants quant au problème de l'orientation de l'industrie.

Nous avons posé la question : comment se fait-il que le plan ne prévoit pas la fabrication d'armements, alors que nous apprenons par les publications yougoslaves l'importance de l'effort fait sur le plan défensif ?

On nous répondit qu'en 1947, date de l'élaboration du plan, les armes et les équipements militaires étaient achetées en U.R.S.S. ou en Tchécoslovaquie et que, depuis la rupture de 1948, il avait fallu modifier complètement le plan pour pouvoir construire des usines d'armement sur lesquelles nous n'avons pu avoir de détails, si ce n'est savoir que leur part dans l'investissement était considérable. Nous avons d'ailleurs pu nous rendre compte pendant notre voyage du fait que ces usines sont entourées de fil de fer barbelé et protégées par des miradors.

Le plan prévoit aussi que 500.000 nouveaux ouvriers devront être ramenés des campagnes avec leurs familles, ce qui pose le problème de loger et de faire vivre un million de nouveaux citoyens.

L'effort est aussi très sérieusement poussé dans la formation de cadres techniques, ce qui amène à construire les cités universitaires.

Les dirigeants yougoslaves affirment que le plan, en sa quatrième année, est déjà réalisé quant au programme d'industrialisation, alors que celui des objets de consommation et surtout le plan alimentaire sont très en retard.

Les bruits de famine qui courent dans la presse et dans les appels des apologistes du régime sont le fait d'un dépeuplement des campagnes, d'une mobilisation importante qui enlève à la production les éléments les plus jeunes, donc les plus actifs, et surtout d'une désorganisation de l'économie agricole par la collectivisation bureaucratique.

Les questions posées sur l'élaboration à la base, du plan ont révélées le caractère d'un plan imposé par le haut car, lorsque nous soulevons le problème, on nous répondait constamment : « Oui, dans chaque ville ou usine, il y a une commission du plan qui élabore les possibilités locales ».

Mais le problème n'est pas là : la question de l'élaboration du plan par les masses ne signifie pas seulement que des commissions locales disent s'il faut une nouvelle machine pour telle usine, mais le fait de pouvoir discuter l'orientation générale du plan, de la part qui est consacrée aux besoins de consommations immédiates et de la part du réinvestissement pour le développement industriel.

Le plan général, quand on prend les chiffres de la production de camions, de machines agricoles, nous a semblé bien modeste. Il semble que l'orientation soit surtout celle d'une économie de guerre ou du « pouvoir défensif » comme ils disent.

Les discussions que nous avons eues avec les étudiants (discussions collectives et organisées par les dirigeants du parti) ne nous ont pas apportées grand chose, si ce n'est un rabâchage de toutes les balivernes staliniennes sur la cohabitation pacifique du socialisme et du capitalisme et la paix organisée par l'O.N.U. A la politique de sacrifice du prolétariat de tous les pays pour les besoins de la défense de l'U.R.S.S., il nous fut répondu que ces problèmes n'avaient pas été examinés par eux.

De même, l'U.R.S.S. est qualifiée par eux de socialiste et... d'impérialiste, ce qui est particulièrement révélateur non seulement sur le niveau théorique de ces militants mais aussi sur les raisons qui leur font dire cela :

Impérialiste parce qu'ils en ont fait les frais.

Socialiste car leur conception du socialisme ne diffère en rien de la conception stalinienne.

Et le marxisme-léninisme, formule magique, venait encore à leur secours quand nous leur montrions la contradiction qu'il pouvait y avoir entre Socialisme et Impérialisme.

Le grand dada des dirigeants yougoslaves, répété servilement par leurs élèves, c'est la défense et l'indépendance des petites nations. Notion vide de sens dans un monde que tout porte à l'unification que seuls les antagonismes basés sur les régimes d'exploitation, empêchent de se réaliser.

Il est ressorti particulièrement aussi que, selon eux, la tâche du socialisme yougoslave était de se construire dans son petit coin, sans faire trop de bruit et surtout de ne pas se mettre à faire une politique subversive qui pourrait amener les autres Etats à s'occuper d'eux. C'est le plus clairement et le plus cyniquement exprimé la soi-disant politique du « socialisme dans un seul pays » qui conduit à pas de socialisme du tout, si ce n'est du genre russe, c'est-à-dire... « impérialiste ».

Notre période de travail terminée à Zagreb, nous sommes partis pour Belgrade; notre vie changea du tout au tout. Si l'émulation au travail ne nous avait pas convaincus, nous le serions peut-être par les bons gueuletons et l'alcool.

A Belgrade, nous fûmes logés dans un ancien hôtel qui était en voie d'être aménagé. A part le fait que tout était assez sale et très peu commode, surtout pour se laver, nous étions très bien.

Le matin, on nous prenait en autocar pour nous amener à l'endroit où nous prenions notre petit déjeuner (très copieux : café au lait, saucisson, fromage en grande quantité). Ensuite, visite ou discussion avec des organismes syndicaux, du parti ou des jeunes et ensuite déjeuner dans un des plus luxueux restaurants de la ville où les repas (avec l'alcool et deux sortes de vin) valaient pour le moins une semaine de travail pour un ouvrier.

Nous étions honteux surtout de voir de pauvres gens collés aux fenêtres, nous regardant manger, ou de pauvres femmes s'enhardissant assez pour venir prendre les restes du pain sur les tables.

On nous a toujours dit que ce restaurant était unique, mais en nous promenant le soir à la citadelle, nous vîmes encore

un autre restaurant « unique » et les autres camarades d'autres brigades nous ont dit ne pas connaître notre « unique ». Par contre, eux, ils avaient mangé à l'hôtel « Moscou » ou ailleurs.

A Belgrade, il y a de beaux magasins d'Etats avec des meubles, de l'argenterie, des tissus de haute qualité, réservés à l'autre partie des Yougoslaves (*l'autre parte degli yougoslave*, comme nous disait une petite vendeuse qui parlait italien). Nous visitâmes le nouveau Belgrade, constitué essentiellement d'un immense bâtiment pour loger le Parlement et les organes administratifs de l'Etat, bâtiment trois ou quatre fois plus grand que le palais de Chaillot.

La cité universitaire de Belgrade est très différemment conçue que celle de Zagreb. Ce sont des bâtiments où pourront loger 1.000 étudiants par petites chambres d'un ou deux lits, solidement construits. Par deux blocs sont prévus des bâtiments pour les cantines et les Universités. Il apparaît que tous ces bâtiments du nouveau Belgrade abriteront l'intelligentia et les dirigeants du régime.

Quant aux « bâtisseurs », ce sont des pauvres diables maigres et en guenilles, nouveaux esclaves chargés de la construction des « pyramides bureaucratiques ».

Nous avons passé une matinée à parler avec les dirigeants des syndicats et avec un représentant du Comité central du Parti Communiste Yougoslave.

Aux syndicats, rien de très nouveau par rapport à ce que nous avons appris à Zagreb. Il y a une telle uniformité de pensée que le plus petit bonze répète ce que les moyens ou les grands peuvent dire.

Par contre, aux C.C. du P.C.Y., nous avons posé pas mal de questions et nous avons eu des réponses assez édifiantes en soi. Nous tirons les questions et les réponses du texte sorti par les militants trotskystes et presque pris mot à mot.

QUESTION. — *L'U.R.S.S. est-elle socialiste ?*

RÉPONSE. — *Le socialisme en U.R.S.S. est en état de stagnation. Il est arrêté à un niveau assez bas (sic). Les causes objectives en sont l'état arriéré du pays. Les dirigeants n'ont pas lutté contre la bureaucratie. Ils ont pensé qu'un peuple arriéré pouvait se diriger par l'administration. Ils ne croient pas en la valeur des forces populaires. Ce qui est un trait commun à tous les bureaucrates. La Yougoslavie, au contraire, dirige sa conception du socialisme vers les masses.*

O douce merveille de la dialectique « marxiste-léniniste » ! Ils oublient, ces pauvres gens, que c'est sur les dizaines de milliers de cadavres de militants révolutionnaires et des millions d'ouvriers et paysans que la bureaucratie stalinienne a imposé son « socialisme ».

QUESTION. — *Nature de l'impérialisme stalinien ?*

RÉPONSE. — *L'U.R.S.S. mène une politique impérialiste. L'impérialisme a ses lois, qu'il soit russe ou américain... Nous ne pouvons pas mettre sur un pied d'égalité pour cette question, l'U.R.S.S. qui n'est pas un pays capitaliste et l'Amérique, mais cette politique représente un grand danger pour la paix.*

QUESTION. — *L'O.N.U. peut-elle empêcher la guerre ? Quelle raison politique et doctrinale justifie la participation de la nouvelle Yougoslavie à l'O.N.U. ?*

RÉPONSE. — *L'O.N.U., si elle peut bien travailler, peut éviter la guerre si la majorité de ses membres veut bien travailler selon les principes de sa fondation.*

QUESTION. — *Comment le P.C.Y. analyse-t-il la guerre de Corée ?*

RÉPONSE. — *La guerre de Corée est un conflit entre impérialistes; chacun des deux blocs en présence veut abuser de la volonté d'indépendance du peuple coréen.*

QUESTION. — *Les tendances politiques ont-elles droit d'exister dans le P.C.Y. ?*

RÉPONSE. — *Le P.C.Y. est formé sur les principes du marxisme et du léninisme; les fractions n'y sont pas admises.*

QUESTION. — *Attitude du P.C.Y. envers les minorités politiques bourgeoises, trotskystes, anarchistes, socialistes, agrariens.*

RÉPONSE (la camarade n'a répondu que sur la question du trotskysme). — *Avant la guerre, le trotskysme n'a pas existé en Yougoslavie sous forme de groupe mais sous la forme d'individualités qui ont été épurées du parti (en particulier Kidrich qui a été envoyé se faire fusiller à Moscou). Les trotskystes sont des bureaucrates pires que les staliniens, je ne parle ici que des masses trotskystes en dehors de la Yougoslavie.*

QUESTION. — *Comment le P.C.Y. lutte-t-il contre la bureaucratie ?*

RÉPONSE. — *Nous avons à faire bien attention à l'héritage du passé dans l'administration de l'Etat et des entreprises, etc...*

*Dans l'appareil de l'Etat, la lutte contre le bureaucratisme se fait par la décentralisation. Nous faisons cette décentralisation en tenant compte de l'unité de l'Etat. L'organisation des masses lutte pour éliminer complètement le professionnalisme. La lutte contre la bureaucratie dans l'économie est plus accentuée; elle a pour but final le dépérissement de l'Etat.*

QUESTION. — *Comment le P.C.Y. entend-il le dépérissement de l'Etat ?*

RÉPONSE. — *Nous considérons que la classe ouvrière est mûre pour prendre ses responsabilités; c'est le seul moyen de faire dépérir l'Etat.*

QUESTION. — *Le P.C.Y. entend-il devenir un nouveau point de cristallisation révolutionnaire ? Quelles sont les relations entre le P.C.Y. et les mouvements ouvriers non conformistes ?*

RÉPONSE. — *Nous considérons qu'un nouveau centre internationale, genre troisième internationale, freinerait l'évolution des peuples mais, quels que soient les mouvements révolutionnaires qui rompent avec le Kominform, nous ne voulons pas en prendre la tête.*

Il ressort de tout ce fatras que les positions idéologiques du P.C.Y. depuis sa rupture en sont restées aux positions les plus traditionnelles du stalinisme. Parler du dépérissement de l'Etat dans un pays où les masses sont gouvernées comme des pantins par des chefs sublimes, encensés, est risible et grotesque. Sur l'appréciation du trotskysme, nous pouvons dire que Tito a trouvé une réponse toute faite. D'un côté, il les a détruit physiquement, de l'autre s'il en a vu certains caractères profonds, il ne fait en fait que de répéter les leçons de ses maîtres. Comment d'ailleurs pourrait-il dire autre chose ? Les militants du P.C.Y. ont tous sur leur table de chevet l'histoire du P.C. (b.) de Staline et la vérité, par là même, sur l'histoire est largement déformée. Ne nous étonnons pas non plus de la position sur la question de la construction d'une nouvelle Internationale. Elle est exactement dans la ligne yougoslave de la construction de son « socialisme » qui ne doit surtout pas se heurter au capitalisme des autres pays. La décentralisation dont on fait tellement de cas n'est, en fait, qu'une nécessité organique de contrôler jusque dans les plus petits détails le fonctionnement de l'économie et de la direction politique et qui, loin de détruire le bureaucratisme, ne fera que l'étendre en profondeur. Quant à la question de la centralisation économique et poli-

tique, ne nous faisons pas d'illusions, les tendances générales de la société poussent non seulement à une centralisation nationale mais aussi internationale, à laquelle Tito ne pourra pas échapper.

### *La suite de notre voyage.*

Nous sommes partis de Belgrade afin de nous rendre sur la côte Dalmate en passant par Titovo, Uzicé et Sarrayevo. Nous avons atteint Titovo après nous être arrêtés dans une ferme collective dont nous n'avons pas pu apprécier le régime économique et social faute de combattants, l'alcool les avait tous terrassés. La seule chose intéressante remarquée dans cette ferme où de nouveaux bâtiments devaient être construits, a été un four primitif pour la cuisson des briques, celui-ci fait en terre glaise, rectangulaire, de 10 m. sur 20 et de 4 m. de haut. Une première couche est le foyer de charbon de bois sur lequel sont entassées une quantité importante de briques qui cuisent pendant des jours.

Titovo-Ucizé est le premier centre de l'état-major de Tito qui lui a laissé son nom. C'est de là que sont partis, dans toutes les directions de la Yougoslavie, les ordres de mobilisation des masses de mener la guerre de partisans par n'importe quels moyens. 1.500.000 ouvriers et paysans ont payé de leur vie la réalisation de l'indépendance nationale ou plutôt de la plus grande aventure d'un ancien sergent de l'armée autrichienne. Cette politique qui a consisté à développer le chauvinisme et le nationalisme à outrance pour la défense de la patrie serbo-croate et russe n'a pu, à la fin du compte, qu'enfanter ce régime où les militaires et les policiers sont rois. La ville conserve les souvenirs de cette mémorable épopée qui sert à entretenir la flamme de la jeunesse.

Sarrayevo nous est apparu comme une ville du proche Orient, avec sa centaine de minarets, ses vieux quartiers turcs et ses femmes voilées. Quelques usines et, semble-t-il, une grande misère.

De là, nous avons été visiter le barrage en construction de Yablanceza. On nous avait promis de nous montrer là un camp de concentration. Arrivés sur place, nous n'avons trouvé que des policiers de l'Etat. Quant au camp, il n'existait paraît-il pas. 4.000 ouvriers sont employés à la construction de ce bar-

rage qui devra produire 240.000 kw.-heure. Le soir après le dîner, nous eûmes une longue discussion avec le directeur de l'entreprise, discussion qui tourna assez rapidement au vinaigre quand celui-ci nous demanda notre position sur la Yougoslavie. Il essaya, selon la méthode habituelle des bureaucrates, de nous justifier toutes les inégalités du régime et triompha définitivement en nous disant : « Vous avez de belles théories, vous en rabattrez sûrement le jour où vous serez au pouvoir ».

Nous sommes repartis en direction de Dubrowick (Raguse). La ville, vieille cité italienne, est un des plus beaux bijoux de la Côte Dalmate. Elle semble réservée au personnel de qualité du régime et les magasins regorgent de produits de luxe, de bijoux. Il y a dans la ville de bons restaurants et cabarets. Après un jour d'arrêt, nous avons pris le bateau, direction de Split, en passant par les îles qui bordent la côte. Sur le bateau, des policiers demandaient les papiers d'identité des voyageurs. Nous avons déjà pu constater à Sarrayevo que les personnes désirant faire un long voyage devaient obtenir de la police une autorisation sous forme de carte. Nous discutons aussi avec un membre du parti, artiste dramatique, qui trouve normal que son salaire soit beaucoup plus élevé que celui des ouvriers; il a un certain nombre de schémas : décentralisation, gestion des usines par les ouvriers, non professionnalisme des militants du parti, dépérissement de l'Etat. Il semble en général comprendre le problème du dépérissement de l'Etat de la même manière que Staline le posait en 1925, soit de mettre côte à côte le dépérissement de l'Etat et l'accentuation de la dictature du prolétariat. Deux choses totalement inverses, car ou il y a la dictature du prolétariat, ou l'état dépérit et la dictature avec elle. Il semblait seulement oublier que la condition du dépérissement ne peut être donnée que par le développement des forces productives éliminant complètement la pénurie en créant l'abondance, supprimera, comme le disait Marx, tout le vieux fatras de l'indigence avec tout ce que cela entraîne et la nécessité du policier en premier lieu. Lorsque la discussion s'éleva au-dessus de ces schémas, le pauvre camarade ne sut rien répondre sur les problèmes touchant le mouvement ouvrier international, la question de la guerre qui vient, et ne savait que se retrancher derrière son « socialisme » yougoslave. Notre fatigue était telle, en arrivant à Split, que nous ne pensions qu'à nous reposer. Quelques camarades, quand même, allèrent

visiter une maison de campagne pour les ouvriers et virent, d'une manière concrète, comment l'argent pris à tous les syndiqués servait à payer des vacances aux « meilleurs ».

Nous étions tous là quand nous reprîmes le bateau pour Fiume où nous fûmes logés dans des baraques assez éloignées de la ville. Le lendemain, à une heure, nous reprenions le train pour Postoyena où se trouvent de merveilleuses grottes. Nous eûmes le droit de les visiter, de dîner et d'écouter quelques discours avant de partir vers la France.

RAYMOND BOURT

## LE STALINISME EN ALLEMAGNE ORIENTALE

LA CLASSE OUVRIERE SOUS LE REGIME STALINIEN

(suite)

*Les ouvriers du secteur soviétique de l'économie.*

Au sein des S.A.G., la situation était autre que celle des V.E.B. : la direction russe était toute puissante et le Conseil d'Entreprise réduit par définition au rôle d'inciter les ouvriers au travail pour une production qui s'en allait en U.R.S.S. Voici quelques extraits d'un contrat passé le 5 août 1947 entre la direction de l'Elektro-Apparate Fabrik (A.E.G. Treptow) de Berlin d'un côté et le Conseil d'Entreprise de l'autre :

« ...Le Conseil d'Entreprise assiste la Direction dans l'exécution des mesures en vue d'augmenter la production et dans l'organisation des institutions sociales et culturelles ainsi que dans l'amélioration du moral au travail des ouvriers et le renforcement de la discipline au travail. »

« ...Les assemblées du personnel et les assemblées syndicales pendant le travail doivent être approuvées par la Direction. Les séances du Conseil d'entreprise ont lieu une fois par semaine pendant le travail et durent en moyenne de 2 heures à 2 h. 30. Les autres questions seront résolues selon l'urgence, en dehors du temps de travail. En cas de nécessité, des séances supplémentaires seront tenues pendant le travail avec l'approbation de la direction. »